

Le renard dans la cave

«Les Mensch». Pour son quatrième roman, Nicolas Couchepin plonge dans la psyché d'une famille apparemment banale. Captivant.

ANNE PITTELOUD

q

Que s'est-il passé chez les Mensch? Qu'est-ce qui a poussé cette famille apparemment normale à s'engager dans ce «voyage excentrique d'où il n'était pas possible de revenir indemne»? Comment, dans cette tranquille banlieue résidentielle, dans votre rue peut-être, a pu se dérouler cette histoire «avec ce petit quelque chose d'américain dans sa démesure et sa folie»?

C'est par ces questions génératrices de suspense que démarre le dernier roman de Nicolas Couchepin, qui propose en ouverture l'extrait d'un autre livre (dont sont tirées nos citations), *Autopsie d'un drame: l'étrange histoire de la famille Mensch de Nicolas Lievo*. «Quand on apprend, par les journaux, ce qu'avait fait la famille Mensch, ce fut l'incrédulité», écrit cet alter ego fictif au prénom homonyme, qui tente de comprendre les raisons, complexes et multiples, à l'origine d'une tragédie qu'on découvrira peu à peu. C'est en effet au fil de quatre points de vue, entrecoupés par des extraits du livre de Nicolas Lievo, que l'intrigue se développe. Quatre voix successives qui plongent dans l'intimité des protagonistes sans éclairer tous les angles morts, et permettent à Nicolas Couchepin de dévoiler les dessous du drame sans épuiser son mystère.

Au cœur des ténèbres

Car la réponse est à chercher du côté des secrets de famille, des non-dits qui diffusent leur sombre énergie à travers les générations, de la complexité des liens et de la transmission - les Mensch représentent une sorte d'universel, comme le suggère leur patronyme («être humain» en allemand). Si l'auteur romand abordait ces thématiques dans *Grefferic*, *Le Sel* ou *La Théorie du papillon*, elles prennent dans ce quatrième roman une forme originale: elles s'incarnent de façon à la fois littérale et symbolique dans la cave de la demeure des Mensch, lieu réel et métaphorique des ténèbres de la psyché familiale, qui se retrouve au cœur des récits de chacun.

On est tout d'abord dans le monde de Théo, le père. Comme chaque nuit depuis la naissance de Simon, son fils trisomique, il déserte la chambre conjugale pour se réfugier sur le lit de fer aux pieds griffus, dans la petite pièce du haut de la maison, celle de son enfance. C'est le seul objet rescapé de la cave, qui a été comblée il y a longtemps par sa mère: sévère et inflexible, elle ne supportait plus ce «gouffre» sous elle. «Vous n'avez pas idée du vertige qui me saisit quand je pense à tout ce vide, là, juste en moi, je veux dire sous mes pieds», dira-t-elle à la voisine. Pétrifié, Théo avait assisté enfant à l'ensevelissement de son train électrique, à la montée de la terre le long des murs puis de l'escalier d'accès. «Quelle aurait été ma vie si la cave de la maison n'avait pas été comblée?» s'interroge-t-il. «Quel homme serais-je aujourd'hui?» Sans ce désastre, son fils serait-il né handicapé?

Cette intuition l'obsède. Simon est sa blessure, «sa fêlure intime»; depuis sa naissance, sa



Nicolas Couchepin bâtit son roman sur les secrets de famille. © JOHN FOLEY

femme Muriel lui échappe, le dégoûte. Il est en pleine dépression et la cave hante ses rêves. Dans l'un d'eux, lui et Simon creusent la terre et dégagent avec facilité un vaste sous-sol, «magique, plein de possibilités, rempli de trésors retrouvés, d'enfance insouciant et du plaisir d'être ensemble». Alors, il se met à creuser pour exhumer enfin ces «précipices que tout le monde cherchait à ignorer, d'autant plus dangereux qu'ils étaient méconnus».

«Le bizarre était là»

Muriel prend le relais de la narration. Elle qui était terrorisée par la folie possible de sa mère est tout entière consacrée à Simon, dont la venue a mis un terme à sa vigilance tendue: «Le bizarre était là; il n'y avait plus à avoir peur qu'il vous surprenne.» Quand elle découvre la cave exhumée, elle ne s'étonne pas et se sent même fière: Simon aussi a creusé, et qu'importe s'il mange de la terre! Marie, elle, étouffe de solitude depuis la naissance de

son frère et se sent clandestine. Dans le sous-sol devenu labyrinthe aux multiples tanières, aux murs décorés de coquilles d'escargots, où la famille a fini par s'installer, l'adolescente se reconstruit une chambre, une cave, une bulle où écrire son journal et rêver du garçon qu'elle aime et qui se prénomme Simon... Place, pour finir, à la vieille voisine qui perd la mémoire et a noué avec le petit handicapé un lien privilégié; dans une longue lettre à son fils, le fameux Nicolas Lievo, elle lui révèle le nom de son père. Et au lecteur la fin mot de l'histoire...

Sur les traces du renard

L'auteur noue au final tous ces fils dans un dessin sensible où les sombres recoins des secrets familiaux sont éclairés par une intrigue qui tient du conte, irriguée par le symbolisme des rêves. L'étrange est convoqué pour donner forme aux émotions des personnages et aux enjeux de leurs relations - qui se retrouvent alors comme traduits en images.

Ainsi de Simon, dont le handicap semble un symptôme: il est l'incarnation éclatante et innocente des mensonges et dissimulations, le surgissement au grand jour de la déformation du réel, le jaillissement scandaleux de la dimension souterraine et occultée des existences. On pense aussi à ce renard omniprésent qui hante les abords de la maison, et peut-être son sous-sol. Dans cet espace obscur il règne en figure furtive, à la lisière de l'imaginaire; libre et peureux, sauvage et attirant, il trace dans la nuit des lignes éphémères que seul Simon dit voir.

En jouant de ces motifs et lignes de forces, Nicolas Couchepin interroge la filiation et les frontières mouvantes de la normalité de façon sensible. Et *Les Mensch* allie finement une histoire de famille sur trois générations au monde souterrain des fantasmes et héritages inconscients. LE COURRIER

> Nicolas Couchepin, *Les Mensch*, Ed. du Seuil, 2013, 210 pp.

ALMA BRAMI

Lolo: il y a un cœur sous cette poitrine

NINA MUEGLER

Pour son cinquième roman intitulé *Lolo*, Alma Brami est amenée à écrire pour la collection Miroir qui se propose de réinventer la vie des principaux acteurs de l'Histoire «pour mieux les comprendre». Il fallait donc une grande audace à la jeune auteure pour suggérer Lolo Ferrari comme support de travail. L'ambition paradoxale de la collection, qui part de la fiction pour mieux appréhender la réalité, peut paraître assez déroutante à la lecture de ce roman: même si la complexité d'un personnage est généralement louable, on a du mal à concilier les différentes postures construites par le texte avec les préjugés que la mémoire collective associe à la vraie Lolo Ferrari, la pin-up pornocrate.

Lolo, qui a déjà subi quelque vingt-cinq opérations chirurgicales, doit obtenir l'autorisation d'un psy pour son énième augmentation mammaire. Un psy qui brille par son absence, une figure fantomatique perçue par Lolo tour à tour comme un ami, un ennemi, un père, un amant. Au cours de trente-trois séances qui se ressemblent un peu trop, l'effort que fournit Lolo pour le convaincre se transforme rapidement en entreprise d'autopersuasion. On découvre alors une femme traumatisée, soumise, en mal d'amour et de reconnaissance, en continuelle quête de bonheur et d'existence, qui oscille constamment entre culpabilité et révolte. Bribes de révolte contre sa mère, vile et égoïste, mais aussi contre Alain, son mari, le gourou vénéré et déifié, l'acteur principal de la transformation physique de Lolo. En faisant d'elle son terrain de jeu et de gain, il s'improvise en véritable Pygmalion des temps modernes, créateur d'une poupée dont il est plus ou moins «amoureux».

En fait, le manipulateur loufoque s'apparente à un être asexué qui se féminise au fil du texte, pour incarner enfin une sorte de proxénète travesti. Sans



cesse infantilisée (Alain installe un babyphone dans sa chambre!), animalisée, voire chosifiée, Lolo semble davantage façonnée par le regard d'autrui que par le bistouri. Icône sexy, objet de désir comme de répulsion, elle est au fond une fillette apeurée qui rêve de «devenir une star» et «d'avoir une chambre de princesse». Tout en faisant référence à Lucky Luke et au Père Noël, elle tente seulement d'accrocher son bonheur où elle peut, mais chaque attache est fugace. C'est justement là où le bât blesse: la personnalité puérile très accentuée de l'héroïne s'accorde difficilement à ses pratiques quotidiennes (sexe pratiqué, qui le sont nettement moins... Cette relative incohérence est néanmoins compensée par une écriture maniant finement l'autodérision et le cynisme.

La crise identitaire que traverse Lolo, tiraillée entre la volonté de s'intégrer à la norme et celle de devenir exceptionnelle, rend le personnage touchant. Si touchant qu'il frise parfois le pitoyable. Le projet d'Alma Brami, aussi fictif soit-il, présente donc l'originalité de prêter une âme - attachante, qui plus est - à celle qui a toujours été réduite, grosso modo, à une poitrine de six kilos. I

> Alma Brami, *Lolo*, Plon, coll. Miroir, 2013, 176 pp.

JEAN-GUY SOUMY

Terrible jeu de piste poétique

DANIEL FATTORE

Le roman *Le Silence* de l'écrivain creusois Jean-Guy Soumy s'ouvre sur le suicide d'Alexandre Leroy, mathématicien enseignant aux Etats-Unis. Le coup de pistolet fatal fait figure de point de départ d'une quête littéraire qui va mener sa veuve, Jessica, de surprises en déconvenues, avec la Seconde Guerre mondiale en arrière-plan. D'emblée captivant, le jeu de piste tracé par l'auteur associe les mathématiques à la poésie, à travers des vers lourds de sens de l'écrivain breton Armand Robin.

Alexandre est-il juif ou catholique? Est-ce un usurpateur ou un scientifique brillant? Décryptant des silences qui sont autant de signes d'une double vie à élucider, Jessica voit s'effondrer les fondements de sa famille. L'auteur transcrit ses pensées, pleines d'une fureur passionnée mêlée de dépit. L'écriture se pare d'une sobriété qui suscite une résonance et une empathie maximales: «Avec un mensonge on va loin, mais sans espoir de retour», résume un proverbe juif, cité au détour d'une conversation entre les personnages du *Silence*.

Représentant de la Nouvelle école de Brive, Jean-Guy Soumy défend une œuvre à la fois régionaliste et ouverte sur le monde. En présentant la Creuse comme un département français rural où tout se sait, il rappelle la profondeur de l'histoire immémoriale de l'Europe face à des Etats-Unis jeunes et anonymes. Par le biais des mathématiques, la Creuse trouve avec *Le Silence* sa place dans un monde globalisé. Et avec la Seconde Guerre mondiale, ceux qui vivent en Creuse, juifs déportés ou miraculés au temps des nazis, s'inscrivent à leur tour dans la grande histoire. I

> Jean-Guy Soumy, *Le Silence*, Ed. Robert Laffont, 224 pp.